



zone occupée par l'armée allemande
(en noir) après l'armistice de juin 1940.

Huguette B (aide-soignante)

Le chemin qui mène au métier de soignant est parfois tortueux, aujourd'hui comme hier. Huguette B., gentille et coquette petite dame depuis longtemps à la retraite nous en porte témoignage. Sa mémoire sans faille, ses talents exceptionnels de conteuse, soutenus par un regard malicieux, ne laissent échapper aucun détail d'une vie au cours de laquelle, il y aura bientôt soixante ans, la fameuse "ligne de démarcation" joua un grand rôle.

Signalons sans plus attendre - sa modestie dût-elle en souffrir, alors qu'elle ne nous a autorisés à ne révéler que son prénom - qu'elle fut décorée de la Croix de Guerre pour faits de Résistance. Écoutons la...

D'une guerre à l'autre : une jeunesse dans l'appréhension du futur.

Je suis née à Paris en 1922, d'une mère originaire de Cambrai et d'un père du Berry, employé à la Compagnie des Chemins de Fer du Nord, ancêtre de la S.N.C.F. Quatre ans après l'armistice de 1918, les champs de bataille n'étaient encore que ruines, d'où la sage décision prise par ma mère d'attendre à Paris son accouchement. Mon père, venu aux nouvelles, avait emporté deux pigeons voyageurs et c'est par eux que ma tante, habitant toujours le Nord, apprit ma naissance, tout juste trois heures après l'évènement.

Retour dans le Nord où, quinze ans plus tard, la montée en Allemagne du nazisme triomphant faisait craindre le pire aux familles juives, très nombreuses dans la région. Beaucoup préférèrent s'exiler sans plus attendre, laissant vacants de nombreux postes d'encadrement, notamment à la toute jeune S.N.C.F. qu'il fallut bien pourvoir. Mon père fut ainsi nommé contrôleur technique, avec le rare privilège d'un logement assuré par son employeur.

Dans le même temps, ayant obtenu le brevet supérieur à Douai (à peu près l'équivalent à l'époque du baccalauréat), je pus me faire embaucher par un notaire, dans des conditions qui étaient celles de tous ceux qui avaient la chance d'obtenir un tel emploi : le matin nettoyage, le midi accompagnement de la petite fille de la maison sur le chemin de l'école, l'après-midi travail de copie sous les ordres du deuxième clerc de l'étude, copie qui nécessitait une parfaite connaissance de l'écriture de ronde, bien oubliée aujourd'hui. Je faisais, aussi, entre deux pages de copie, les courses de l'étude (est-ce pour cela qu'on nous appelait "saute ruisseau" ?), ce qui me donnait la possibilité d'arrondir mon maigre salaire - 80 Francs (anciens !) par mois, plus les chaussures - de pourboires, parfois jusqu'à 5 francs qui me permettaient de m'offrir coiffeur et bas de soie.

Le samedi soir, occasion de la traditionnelle rencontre avec les jeunes gens de mon âge, il me fallait impérativement rentrer par le dernier tramway, bien avant minuit, faute de quoi la sanction était immédiate et sans appel : privation de sortie les samedis suivants.

En août 1939, mon patron, qui était juif ainsi que son épouse, pressentant les conséquences possibles de la guerre désormais inévitable avec l'Allemagne hitlérienne, décide de quitter le Nord et de s'installer à Pont Audemer avec ses trois enfants : la suite devait tragiquement donner raison à ses sombres pressentiments, sa famille fut dispersée par la guerre et en grande partie anéantie.

Je me retrouve sans travail quand la guerre éclate le 3 septembre 1939. Par précaution, mon père nous envoie ma mère et moi dans son Berry natal. Comme rien ne semble bouger, retour à Douai quinze jours plus tard où je retrouve la ville envahie, non par les Allemands, mais par les contingents anglais venus soutenir l'armée française. Le patron des Dames de France recherchait une jeune fille pour servir d'interprète auprès de ces nouveaux clients au porte-monnaie bien garni. Ce fut pour moi une aubaine, large paye et pourboires royaux.

Ça ne pouvait durer, malgré l'espoir qui s'insinuait dans l'esprit de beaucoup de français de voir notre pays terminer la guerre - mais comment ? - sans les boucheries de la précédente.



Ancien Hôpital Laënnec. L'entrée vers 1920.

L'Occupation - La ligne de démarcation.

Le 10 mai 1940, coup de tonnerre à 4 heures du matin : une bombe détruit la maison voisine. L'Allemagne envahit

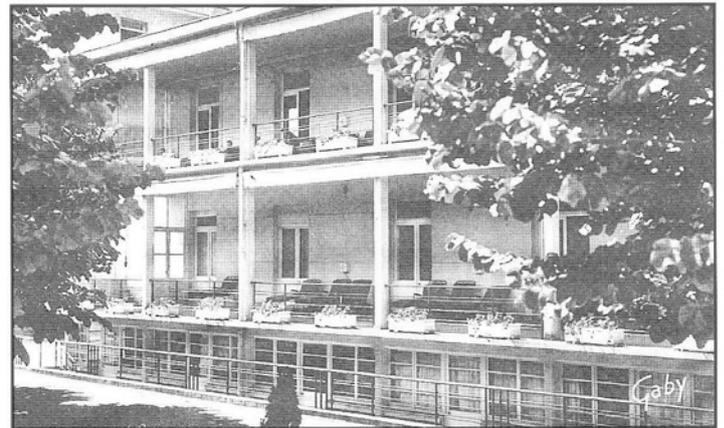


Ancien Hôpital Laënnec. Vers 1920, ce bâtiment de pierres est le seul qui subsiste aujourd'hui de l'ancien "Hôpital de Chantenay."

simultanément la France, la Belgique, la Hollande et le Luxembourg. C'est la vraie guerre qui recommence, comme 25 ans plus tôt, et dans le Nord, on ne sait que trop ce que cela veut dire. C'est à vélo que mon père, bien que cheminot, gagne le lieu d'affectation qui lui a été donné dans le Midi, cependant que ma mère et moi tentant comme des millions d'autres d'échapper à la ruée allemande parvenons, après les péripéties que l'on devine, chez un minotier en Corrèze qui nous accueille avec beaucoup de compréhension. Nous y entendons le 20 juin l'allocution du Maréchal Pétain appelant à l'armistice. Les hostilités suspendues, nous gagnons en wagons à bestiaux Vierzon, où vivait ma grand-mère. Elle ne pouvait nous héberger longtemps, il nous fallut trouver un logement. Ce n'était pas facile, des millions de familles étaient dans le même cas. Nous ne pouvions nous montrer difficiles quand nous en repérâmes un, sans doute resté disponible parce qu'il présentait la particularité de se trouver à cheval sur la ligne de démarcation. Pour mémoire, la convention d'armistice imposée par les allemands le 22 juin 1940 avait séparé la France en deux zones, l'une dite occupée, où stationnaient leurs troupes, l'autre dite non occupée (voir carte page 22). Le Cher, en ce point précis, large de 7 à 8 mètres, constituait la limite des deux zones : notre maison d'habitation se trouvait en zone nord, nos dépendances auxquelles on accédait par un petit pont, en zone sud. Personne n'en avait voulu, et je ne pouvais imaginer qu'elles allaient en être les conséquences sur notre vie.

J'avais obtenu un laissez-passer pour aller faire des ménages de l'autre côté du Cher : j'en profitais pour faire transiter de nombreuses correspondances d'une zone à l'autre. Mais très vite, les allemands, qui entendaient contrôler de façon de plus en plus serrée le passage d'une zone à l'autre, notamment pour empêcher les juifs de tenter de se réfugier en zone sud, renforcèrent leur surveillance. Des allemandes, militaires auxiliaires, fouillaient les femmes, soutiens gorge inclus, décollaient les talons de chaussures. Tous les stratagèmes étaient bons pour déjouer cette surveillance : ayant malgré tout obtenu un nouveau laissez-passer, cette fois pour travailler chez un maraîcher, j'en revenais avec des melons ou citrouilles que l'on évitait soigneusement en partie, pour y dissimuler des correspondances. Autre trouvaille macabre qui fit rapidement long feu, l'église étant d'un côté du pont et le cimetière de l'autre, des enterrements fictifs, avec la complicité du curé de Vierzon, permirent un jour de faire passer la ligne à un rabbin, caché dans un cercueil. De même furent un moment utilisés les véhicules des éboueurs, qui durent très vite renoncer à passer d'une zone à l'autre.

Les israélites étaient de plus en plus nombreux à tenter le passage ne sachant que trop ce qu'ils avaient à craindre des hitlériens, bien avant la fameuse rafle du Vel d'Hiv. en juillet 1942. Un juif belge que j'avais aidé à passer la ligne donna mon adresse à quelques uns de ses amis, et c'est ainsi que je fus amenée à héberger Coco Aslan, l'un des chanteurs de l'orchestre Ray Ventura, célèbre avant guerre comme après ("Tout va très bien, Madame la Marquise..."). Pour le cacher, je le fis même coucher dans mon lit, bien lové sous les draps. Un soldat allemand, venu fouiller la maison, ricana en devinant cette forme dont la raison d'être ne faisait pour lui aucun doute. Il sortit avec apparemment une idée en tête, puisqu'il revint quelques jours plus tard, cette fois pour son compte personnel. Je l'éconduisis poliment mais fermement et il n'insista pas.



Ancien Hôpital Laënnec. Une galerie de cure pour les tuberculeux vers 1960.

L'entrée dans la Résistance.

Coco Aslan, pendant son bref séjour, m'avait parlé de De Gaulle, de la Résistance qui commençait à se manifester et de la situation extrêmement favorable de notre habitation. Peu après, nous hébergeâmes le chauffeur juif de FAROUK, alors roi d'Égypte. Et le manège continua.

On attendait, pour faire passer ces malheureux, l'heure qui nous paraissait la plus propice, vers 22 heures, entre le passage des deux patrouilles qui longeaient la rivière. De son côté, ma mère travaillait dans un hôtel de Vierzon qui recevait beaucoup de juifs en instance de passage : les allemands ayant eu vent de la chose arrêtaient tout le monde y compris le personnel. Elle fut transférée à la prison de Bourges où elle connut le Père Alfred, un allemand, le fameux franciscain de Bourges dont le nom est resté en raison du soutien moral qu'il apportait aux prisonniers. Battue, tatouée, mais convenablement nourrie, elle devait ressortir de la prison en décembre 1941.

C'est aussi à cette période que mon fiancé, qui travaillait à Tours fut arrêté un moment comme suspecté d'avoir lancé une bombe dans un meeting de DORIOT, collaborationniste célèbre. Relâché faute de preuves, nous pûmes nous marier le 2 juillet 1942. Appartenant à la classe 42, il fut rapidement expédié en Allemagne au titre du S.T.O. Me trouvant sans ressources, je m'adressai à un adjoint du maire de Vierzon qui me procura un emploi à mi-temps pour la distribution des cartes et des tickets d'alimentation. Ce fut le début d'une nouvelle aventure. La ligne de démarcation n'existait plus, comme telle, depuis novembre 1942,

les allemands ayant occupé la zone sud à la suite du débarquement allié en Afrique du Nord, mais ils continuaient à en surveiller le tracé et la Résistance s'intensifiait peu à peu. Peut-être mes activités de "passeur" étaient-elles connues ? Je fus rapidement contactée par des groupes de résistants qui me demandèrent de leur procurer des tickets d'alimentation. J'acceptai, entrai dans leur réseau et c'est ainsi que chaque mois, je me rendais en vélo, à quelque 20 km de Vierzon pour livrer les précieux tickets escamotés des stocks de la mairie.

Entre temps, mon mari, qui avait contracté la scarlatine en Allemagne, fut renvoyé à la maison. Une fois guéri, il ne rejoignit pas le Reich mais un réseau de résistants. Je sus bientôt que la police allemande le recherchait. Pour ne pas dévoiler sa cachette, j'eus l'idée de demander à un notaire - je connaissais bien ce milieu - de me faire un acte fictif de divorce. Je repris mon nom de jeune fille et on me laissa tranquille de ce côté. Je pus ainsi reprendre mes activités dans les réseaux, tantôt sous le surnom de Puce, tantôt celui de Danton.

Finalement, je fus arrêtée en 1943, après m'être lancée dans la fabrication de faux laissez-passer et de fausses cartes d'identité. Tant qu'à faire, j'en avais profité pour me rajeunir à 15 ans, ce que rendaient plausible ma petite taille et mon air juvénile. Interrogée par un policier allemand, il ne mit pas mon âge en doute et après de sévères remontrances, je fus expédiée à la Citadelle de Poitiers. De là, transférée au camp du Struttof en Alsace, où j'arrivai dans un wagon à bestiaux à la fin du printemps de 1943. La nourriture y était à la fois infecte et insuffisante : soupe claire et un morceau de pain, le midi comme le soir. L'appel le matin durait deux heures, assorti de brutalités. L'après-midi, nous pouvions sortir du baraquement où nous étions enfermées à condition de nous livrer à des activités de nettoyage. Nous avions pour tout habillement une sorte de robe en serpillière avec une ficelle autour de la taille.

A l'automne, le chauffage assuré par un seul poêle étant insuffisant, j'ai attrapé un gros rhume. Un médecin m'a conseillé de tousser et de me piquer pour montrer du sang dans mon mouchoir de papier. C'est ainsi que, sans doute considérée comme tuberculeuse, je fus à nouveau embarquée dans un wagon à bestiaux : direction Paris où je retrouvai la liberté et fus habillée par le Secours National qui prévint mes parents et assura mon retour à Vierzon, si amaigrie et mal en point que mon père ne me reconnut pas dans un premier temps.

Je repris aussitôt mon travail à mi-temps aux tickets d'alimentation, et aussitôt également mon réseau me contacta pour lui procurer à nouveau des tickets. Je ne pouvais faire autrement et il m'arriva de passer deux à trois jours dans les bois, où j'eus enfin des nouvelles de mon mari. La libération étant intervenue fin août 1944, la vie reprit son cours normal jusqu'à ce que, m'étant séparée de mon mari en 1954, je dus rechercher du travail.

La carrière hospitalière

Le hasard fait parfois bien les choses. Une jeune femme rencontrée au Tribunal de Bourges, à laquelle je faisais part de mes soucis me déclara "il paraît que l'on embauche à l'hôpital". C'est ainsi que je me retrouvai dans le service de gériatrie de l'hôpital de Vierzon. J'y restai jusqu'en 1964,

année au cours de laquelle m'étant remariée avec un policier nantais, j'obtins ma mutation comme aide-soignante à l'hôpital Saint-Jacques. J'y fus affectée au service de nuit du Pavillon Montfort-gynécologie (et occasionnellement des brûlés dont à l'époque personne ne voulait assurer le remplacement de nuit). Il faut dire que le contact de ces malheureux patients, terriblement éprouvés, était déprimant. Pourtant, il me revient une anecdote cocasse. Un soir nous est confiée une malade très fatiguée. Si fatiguée, même, qu'elle décède vers minuit. On demande à une élève infirmière dont c'était l'une des premières nuits de s'occuper de la morte avec nous. Puis on prend un café à l'office. Coups de sonnette dans le couloir, on demande à l'élève d'aller voir ce qui se passe. Quelques instants plus tard, elle revient épouvantée, blême de terreur " la morte parle !" Elle s'était trompée de porte, et c'était la radio de la défunte que l'on entendait dans sa valise trop rapidement bouclée...

Plus drôle fut le soir où la cour d'honneur de St Jacques se trouva la nuit tombée envahie par les moutons lâchés par les internes en médecine. Panique des Sœurs Désirée, veilleuses de nuit, et du responsable de la direction.

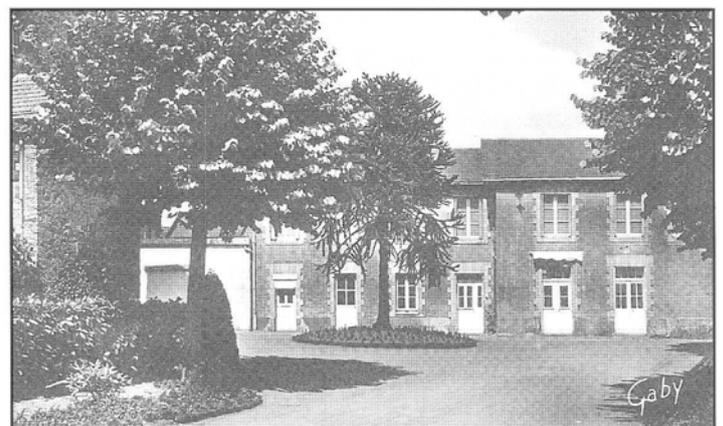
Je suivis bien sûr mon service à l'Hôtel-Dieu lors de son ouverture en 1967, mais ne m'entendant pas avec l'une des religieuses, je demandai ma mutation à l'ancien hôpital Laënnec que j'obtins en 1971.

L'ambiance, très familiale, y était particulièrement agréable, ponctuée par les tonus des internes qui savaient multiplier les facéties tout en assurant aux malades un suivi sans faille. Seule note déplaisante, surtout pour nous les veilleuses, dans les années 70 - et certainement avant - le trafic du vin y était incroyable. Tous les soirs, il nous fallait aller récupérer des malades au café situé en face l'entrée de l'hôpital. Toutes les caches étaient bonnes pour "planquer" des litres du précieux nectar : massifs de fleurs, bottes, trous dans la terre, réservoirs de chasses d'eau qui s'en trouvaient parfois bloquées.

L'imagination des soiffards était sans limite. Un jour, un malade nous a demandé la permission d'aller en ville acheter une valise : retour de l'homme vers 22 heures, portant une valise dont le poids apparemment excessif nous surprit ; elle contenait une demie douzaine de litres...

J'ai été admise à faire valoir mes droits à la retraite en 1982. Ma vie est maintenant paisible, mais que de souvenirs il me resterait encore à raconter...

Propos recueillis par M. Savariau, le 19.02.1999.



Ancien Hôpital Laënnec. Pharmacie et bureaux de Madame la Supérieure vers 1960.